

Liaison

La situation des artistes francophones en Ontario : Beaucoup d'artistes, une question de marché, peu d'implication

François Gilbert

Volume 3, numéro 12, octobre 1980

URI : id.erudit.org/iderudit/43800ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert, F. (1980). La situation des artistes francophones en Ontario : Beaucoup d'artistes, une question de marché, peu d'implication. *Liaison*, 3(12), 31–31.

Tous droits réservés © Théâtre Action, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La situation des artistes francophones en Ontario

Beaucoup d'artistes, une question de marché, peu d'implication

Une réalité s'impose: le monde de la musique en Ontario, est dominé par une industrie et les média. Il ne suffit plus à un musicien de créer. Il ne suffit plus de savoir pour pouvoir communiquer, il lui faut avoir accès aux moyens, aux média de masse, au marché... Ce mot a une importance capitale si l'on veut que la musique en Ontario survive.

Ce marché pose d'innombrables problèmes. Il est sans cesse bousculé par une très grande diversité de genres musicaux dont le musicien ontariois doit bien sûr tenir compte; le marché, de plus, est à tout prix commercial; il existe tout de même un public pour apprécier la chanson, mélangée de rythmes venus d'ailleurs. Sans compter que le marché musical en Ontario est saturé de musique anglaise. Le marché est donc contrôlé par de grosses compagnies de disques, culture exige. Et au milieu de tout cela on cherche un royaume pour nos musiciens; des artistes aussi bien de l'Ontario francophone que du Québec.

La réalité

Ils sont beaux nos artistes; mais ils ne sont pas très connus vous savez, et surtout ils ont de la difficulté à se produire. "Oui, le théâtre ça marche" me répond un représentant du Conseil des Arts de l'Ontario... "mais la musique..." Il n'y a pas de sots métiers pour cette catégorie de la population que sont les artistes, car bon nombre d'entre eux sont obligés d'avoir un "second métier": peintre, commis, fonctionnaire, travailleur social, ouvrier, fleuriste...

Le problème est simple, mais ô combien difficile à résoudre: la situation actuelle en est une de saturation du marché "à sens unique" par des gros noms et des grosses vedettes. On ne pense pas à regarder d'abord "chez nous" ce qu'il y a. Être artiste en Ontario signifie "courage" et "posséder 10\$ en poche" tout en sacrifiant et en consacrant sa vie au métier. La différence entre l'artiste "chômeur" (ils sont nombreux en Ontario) et l'artiste

"vedette", c'est que l'un vit dans des conditions difficiles et doit s'adapter au marché, en plus de vivre d'un second métier. L'autre (la vedette) vit de son "art" parce qu'il crée ordinairement un produit caractérisé par le marché; le public lui, souvent se plaît au facile et se prend au piège de ce que Edgar Morin appelle "Culture de masse", proprement industrielle, commerciale... (1)

La nécessité d'un réseau... pour se produire

Mais... ne s'agit-il pas alors de "politiques culturelles" mal établies par l'État, et qui aussitôt poussent nos artistes vers le chômage? J'en ai bien peur et en Ontario seul le Nord de la Province semble avoir compris l'importance mettre sur pied un réseau pour produire l'artiste francophone, mais surtout québécois parce qu'il est présent et mieux connu. L'artiste ontariois qui veut se produire en Ontario et qui y vit n'a souvent pas atteint un même niveau de professionnalisme musical; il doit dialoguer avec l'acheteur s'il veut bien sûr communiquer son message, son art. Dans ces cas, un agent de promotion est certes recommandé. Il initie et favorise les contacts auprès des acheteurs (lorsqu'il y en a).

Il n'y a d'ailleurs qu'une seule agence unilingue francophone en Ontario du nom de "Ontamuse". Par contre, on remarque le caractère québécois de cette petite agence: les artistes donnent des spectacles en Ontario mais ne chantent pas "l'Ontario français". Il n'y a pas non plus de salle de travail, et peu de salles de spectacles. La vie y est très dure pour nos artistes. Le salon, le sous-sol, ou la cuisine remportent la palme d'or du lieu de travail.

"Bouder" des spectacles?

Il y a sans doute un autre facteur qui concerne les artistes Ontariois et leur difficulté à percer. C'est la place qu'il n'a pas prise, entre autres, à cause de contraintes financières. Un artiste qui veut s'impliquer en musique doit être bon, avoir du courage et être excellent "business man". De plus, il semble qu'il faut qu'il s'établisse à tout prix un réseau permettant la promotion du spectacle afin de faire du spectacle musical une habitude à notre vie culturelle. Combien de fois ai-je vu les mêmes personnes à un spectacle en me demandant où était le public, pas les amis, les "chums", les copains?!? Oui, le public semble bouder les spectacles, soit parce qu'il n'y découvre aucun intérêt ou bien parce qu'il ne connaît pas les artistes.

C'est pourquoi il y a des événements comme Contact, cette foire de producteurs et d'artistes. On se parle, on se sourit comme le dit si bien un collègue du journal Le Droit, Murray Maltais. Mais les ententes se font lentes, il n'y a pas d'acheteurs... Aussi ne faut-il pas partir en peur: il faudra à long terme concevoir un Contact uniquement de musique, de la peinture, ou du théâtre. On devra appuyer d'avantage le secteur le plus faible et le plus apte à s'enliser. Mais comment? on pourrait mettre sur pied une politique culturelle subventions aux petites agences de promotion, et de subventions de soutien auprès des artistes. Ces mêmes artistes devront se donner un régime de rentabilité à moyen terme. Nous les média nous nous devons pour l'instant d'encourager les artistes ontariois, parler d'eux ne feraient que respecter le processus normal de la continuité d'une culture. Reste à savoir si le public suivra...

François Gilbert

(1) E. Morin, *L'esprit du temps*, Grasset, 1962.